

I

Ces pages que j'écris ne sont point une autobiographie selon les normes littéraires.

Ayant vécu de peu, sans bruit, sans nul événement romanesque, toujours solitaire, même dans ma famille, même au milieu de mes amis, même au milieu des foules un instant coudoyées, je n'ai pas la vanité de penser que ma vie puisse offrir le moindre intérêt, ou le plus petit agrément, à être racontée.

Je n'attends donc, de ce travail, nulle gloire, nul argent, ni la consolation de songer que je puisse émouvoir l'âme de quelqu'un.

Et pourquoi quelqu'un sur la terre se préoccuperait-il du silencieux insecte que je suis ? Je suis, dans le monde qui m'entoure de son

LES SOUVENIRS D'UN PAUVRE DIABLE

immensité, un trop négligeable atome. Volontairement, ou par surprise, je ne sais, j'ai rompu tous les liens qui m'attachaient à la solidarité humaine ; j'ai refusé la part d'action, utile ou malfaisante, qui échoit à tout être vivant. Je n'existe ni en moi, ni dans les autres, ni dans le rythme le plus infime de l'universelle harmonie. Je suis cette chose inconcevable et peut-être unique : rien ! j'ai des bras, l'apparence d'un cerveau, les insignes d'un sexe ; et rien n'est sorti de cela, rien, pas même la mort ! Et si la nature m'est si persécutrice, c'est que je tarde, trop longtemps sans doute, à lui restituer ce petit tas de fumier, cette mince pincée de pourriture qu'est mon corps, et de tant de formes, charmantes, qui sait ?... tant d'organismes curieux attendent de naître, pour perpétuer la vie dont, en réalité, je ne fais rien, sinon que l'interrompre. Qu'importe donc si j'ai pleuré, si, du soc de mes ongles, j'ai parfois labouré ma sanglante poitrine !... Au milieu de l'universelle souffrance, que sont mes pleurs ? Que signifie ma voix déchirée de sanglots ou de rires, parmi ce grand lamento qui secoue les mondes affolés par l'impénétrable énigme de la matière ou de la divinité ?

LES SOUVENIRS D'UN PAUVRE DIABLE

Si j'ai dramatisé ces quelques souvenirs de l'enfance qui fut mienne, ce n'est pas pour qu'on me plaigne, qu'on m'admire ou qu'on me haïsse. Je sais que je n'ai droit à aucun de ces sentiments dans le cœur des hommes. Et qu'en ferais-je ?

Est-ce la voix du suprême orgueil qui parle en moi, à cette minute ? Tentai-je d'expliquer, d'excuser par de trop subtiles et vaines raisons la retombée de l'ange que j'aurais pu être, à la croupissante, à l'immonde larve que je suis ? Oh ! non ! je n'ai pas d'orgueil, je n'ai plus d'orgueil ! Chaque fois que ce sentiment a voulu pénétrer en moi, je n'ai eu, pour le chasser, qu'à porter les yeux vers le ciel, vers ce gouffre épouvantant de l'infini, où je me sens plus petit, plus inaperçu, plus infinitésimal que la diatomée perdue dans l'eau vaseuse des citernes. Oh ! non, je le jure, je n'ai pas d'orgueil.

Ce que j'ai voulu, c'est, en donnant à ces quelques souvenirs une forme animée et familière, rendre plus sensible une des plus prodigieuses tyrannies, une des plus ravalantes oppressions de la vie — dont je n'ai pas été le seul à souffrir, hélas ! — : l'autorité paternelle.